

# Destruction/création à l'ère du capitalisme Destruction/Creation in the Age of Capitalism

André-Louis Paré

---

Numéro 122, printemps 2019

De la destruction  
On Destruction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91340ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)  
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Paré, A.-L. (2019). Destruction/création à l'ère du capitalisme. *Espace*, (122), 2–9.

---

## Destruction/Creation in the Age of Capitalism

---

Like all handmade objects, artworks will sooner or later disappear. Hannah Arendt, in her essay “The Crises in Culture,”<sup>1</sup> states very well that as a cultural object, its status above all is very different from everyday objects; nevertheless, it also is destined to deteriorate, if not disappear for various reasons. Fortunately, since the beginning of humankind, many of these artworks “removed from the process of consumption” have endured over time and are part of our cultural patrimony. However, other cultural artefact belonging to world heritage sites are being plundered for diverse ideological reasons, such as the group Islamic State in Iraq and Syria’s (ISIS) planned and perpetrated demolition of archaeological sites, libraries and even sacred places. To these terrorist acts can be added the destruction of artworks that, for centuries have been the collateral damage of armed conflicts, and also works that have been subjected to blunders of inaction and neglect, whether deliberate or not, on the part of certain political leaders. Faced with these extremes that have impoverished our collective memory, it may seem difficult to understand why, over the last several decades, the phenomenon of destruction is associated with creating in the visual arts and other creative acts, such as performance and the music scene.

Although initially the idea of creation seems to contradict destruction and is more in keeping with the sacred nature given to certain objects, since the advent of modernity, the gesture of destroying is often considered a positive act in the creative process. Apart from the deliberate destruction of artworks following a controversy or what some consider provocation, destruction, in diverse forms, is a method of artistic exploration. In the 19th century, Friedrich Nietzsche associated destruction precisely with the need to revive the potential of culture, its degeneration the result of mercantile capitalism. For this philosopher, destruction is inherent in the will to create. And oddly enough, several decades later, Joseph Schumpeter in the field of liberal economics, will echo Nietzsche’s thought and develop the concept of “creative destruction.”<sup>2</sup> Because the process is based on technological innovation, destruction feeds capitalism’s new spirit of entrepreneurial dynamism. It creates new merchandise, new consumers and new forms of industrial organisation. Are we then not thousands of miles away from artistic activities in which artists often are found fighting the commercialization of their works and the worth being reduced to a simple pecuniary value?

Obviously, since the Renaissance, Western art has been displayed within a capitalist system. But since modernity, what is not made known and is occurring parallel to the phenomenon of commodification, which benefits a thriving art market, is the criticism of this commercial concept of art. In this sense, destruction in the field of art is often identified with the refusal of consumer society’s imposed model. Multidisciplinary artist Simon Bilodeau, in many of his installations, such as *The Story with no Ending* (2014), presents a dark image of the state of our world. For the past ten years, his work has displayed a vision that suggests a disenchanting view of today’s society. Constructing charred wood structures that appear on the verge of collapse, he encourages us to be aware of the multiple disasters that await us. From a different perspective, Guillaume Labrie, an artist known for showing empty spaces produced through cutting out shapes in various materials, developed works in 2016-2017 that included self-destructing objects. Among them is the bust of a caryatid that becomes pulverized. While this is not unlike the destruction of the architectural heritage, we can also think of the planned obsolescence of certain manufactured objects. Consequently, according to Luc Boltanski and Ève Chiapello, even though artistic criticism at times is not very effective in a system that has the power to regenerate, this critical view is essential to create resistance “to establishing a world in which, from one day to the next, everything could be transformed into a market product.”<sup>3</sup>

Several texts in this collection of essays attempt to echo this in some way. Among the contributions, there are those in which the art practices are closely associated with a critique of the economic process. In his text, Mateusz Sapija presents the works of artists Michael Landy and Santiago Sierra for whom

---

## Destruction/création à l'ère du capitalisme

---

Comme tout objet fabriqué par la main de l'homme, les œuvres d'art sont amenées, tôt ou tard, à disparaître. Dans son essai *La crise de la culture*<sup>1</sup>, Hannah Arendt a beau mentionner que leur statut, comme objet culturel par excellence, est bien différent des objets usuels, il n'en demeure pas moins qu'ils sont aussi voués, pour diverses raisons, au dépérissement, sinon à l'anéantissement. Par chance, depuis le début de l'humanité, plusieurs de ces œuvres « écartées des procès de consommation » perdurent dans le temps et participent à notre héritage culturel commun. Cependant, d'autres, appartenant au patrimoine mondial, se retrouvent saccagées pour diverses raisons idéologiques, comme ce fût le cas de la démolition planifiée et perpétrée par le groupe armé État islamique de sites archéologiques, de bibliothèques ou encore de lieux sacrés. À ces actes terroristes s'ajoute la destruction d'œuvres qui, depuis des siècles, sont les victimes collatérales des conflits armés, mais aussi celles qui, de façon délibérée ou non, subissent les bourdes de l'inaction de certains dirigeants politiques. Devant ces actions extrêmes qui appauvrissent la mémoire collective, il peut sembler difficile de comprendre pourquoi, depuis quelques décennies, c'est dans les arts visuels ou dans d'autres aspects de la création, comme la performance ou la scène musicale, que le phénomène de la destruction se trouve être associé à la création.

Même si l'idée de création semble d'abord en contradiction avec la destruction et s'accorde plutôt au caractère sacré qu'on prête à certains objets, le geste de détruire est souvent identifié, depuis la modernité, à un élément positif au sein du processus créatif. Hormis les destructions délibérées d'œuvres, à la suite d'une controverse ou à ce que certains considèrent comme de la provocation, la destruction en art constitue, sous diverses formes, une méthode d'exploration artistique. Au 19<sup>e</sup> siècle, Friedrich Nietzsche associera justement la destruction à la nécessité de revivifier le potentiel d'une culture atrophie par le capitalisme mercantile. C'est que, pour le philosophe, la destruction est inhérente à la volonté de création. Or, curieusement, quelques décennies plus tard, c'est dans le domaine de l'économie libérale que Joseph Schumpeter va développer, en écho à la pensée de Nietzsche, le concept de « destruction créatrice<sup>2</sup> ». Comme processus misant sur l'innovation technologique, la destruction alimente le dynamisme entrepreneurial du nouvel esprit du capitalisme. Elle crée de nouvelles marchandises, de nouveaux consommateurs et de nouvelles formes d'organisation industrielle. N'est-on pas alors à mille lieues de l'activité artistique qui se trouve souvent à combattre la marchandisation des œuvres et sa réduction à une simple valeur pécuniaire ?

De toute évidence, depuis la Renaissance, l'art occidental s'est déployé au sein d'un régime capitaliste. Mais il n'est pas dit que depuis la modernité, parallèlement au phénomène de la marchandisation, dont profite un marché de l'art florissant, la critique relative à cette conception commerciale de l'art ne se fait pas sentir. En ce sens, la destruction, dans le domaine artistique, s'est souvent identifiée au refus du modèle imposé par la société de consommation. L'artiste multidisciplinaire Simon Bilodeau met justement en scène, dans plusieurs de ses installations, dont *The Story with no Ending* (2014), l'image sombre de l'état de notre monde. Depuis une dizaine d'années, son travail déploie une vision laissant entrevoir un regard désenchanté sur la société actuelle. En présentant des charpentes de bois calcinés, prêtes à s'effondrer, il invite à une prise de conscience devant les catastrophes multiples qui nous guettent. Dans une perspective différente, Guillaume Labrie, artiste connu pour représenter des formes vides produites grâce à des découpes sur divers matériaux, a développé en 2016-2017 quelques œuvres mettant en scènes des objets s'autodétruisant. Parmi eux se trouve le buste d'une cariatide qui se fait pulvériser. Certes, cela n'est pas sans rappeler la destruction du patrimoine architectural, mais on peut également penser à l'obsolescence programmée de certains objets manufacturés. Dès lors, même si, selon Luc Boltanski et Ève Chiapello, la critique artistique est parfois peu efficace devant un système qui a le pouvoir de se régénérer, ce regard critique demeure essentiel afin d'opposer une résistance « à l'établissement d'un monde où tout pourrait d'un jour à l'autre se trouver transformé en produit marchand<sup>3</sup> ».

destruction is “a creative force to challenge the material, moral and ideological boundaries of society.” Sara Nicole England’s text raises the problem of images of ecological destruction, especially those of Edward Burtynsky, which fail to “link ecological destruction to the social, political and economic processes that shape and are shaped by climate change.” And also in this category, Alex Burchmore’s essay looks at the work of the Chinese artists Ai Weiwei and Liu Jianhua to emphasize the significance of destruction on our world order, and the consequences of the notion of progress in the face of environmental degradation. In addition to these texts, Martina Barsy Janer analyses Chilean artist Francisco Papa Fritas and German artist Andrea Zittlau’s performative actions. Although different, the intention of their art practices is to reshape capitalism’s imposed relationships, either in the commercial concept of the education system, or in the quality of exchanges within human relations. Finally, Mathieu Beauséjour’s essay gives us his thoughts on destruction, the radical action that the K Foundation (Bill Drummond and Jimmy Cauty) carried out in which the artists burned an astronomical sum of money.

Moreover, destruction in art, as analyzed in this collection of essays, is not always an explicit challenge to the logic of destructive capitalism. It can be a way to present new methods of creating. With this in mind, Francesca Zappia’s text focuses on the works of Cornelia Parker and Lucy Skaer. This, in particular, is a matter of re-appropriation, but with a critical look at contemporary society and its degeneracy. And, Pamela Bianchi’s contribution focuses on the works of Urs Fischer, Mike Nelson and Andrea Nacciarriti who deliberately play with the architecture of exhibition venues. Through these “cannibalized, pierced or vandalized” spaces, the aesthetics of destruction then is similar to “a dramatization of ruins.” In a completely different vein, we cannot ignore the demolition of Jean Pierre Raynaud’s public work, *Dialogue avec l’histoire*, which took place in Quebec City in June 2015. The text of Julia Roberge Van Der Donckt looks back at this event and above all, presents the re-appropriations of this work by certain Quebec artists. To complement this article, we spoke with Raynaud who reminds us as well of how the notion of destruction, when it is a voluntary process, becomes an entirely positive experience. Finally, Mathieu Teasdale’s reflection focuses mainly on artist Éric Watier’s book in which he has collected hundreds of anecdotes, recalling various situations in which artists have had to destroy their work, sometimes out of spite, often to start anew, but also and especially to release the potential to open new paths.

Also in this issue, Annie Gérin’s text, in the section “Public Art and Urban Practices,” gives her views on the fate of certain monuments that represent controversial historical figures. And of course, this issue includes the sections on the “reviews” of various events and exhibitions as well as the “selected titles.”

Translated by Janet Logan

André-Louis Paré

1. Hannah Arendt, “The Crisis in Culture: Its social and political influence” in *Between Past and Future: Eight Exercises in Political Thought* (New York: Penguin Books, 1968).
2. Joseph Schumpeter, *Capitalism, Socialism and Democracy*, 3rd edition (New York: HarperCollins, 2008).
3. Luc Boltanski and Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme* (Paris: Gallimard, coll. Tel, 2011), 712.

Plusieurs textes de notre dossier tentent, à leur façon, de s'en faire l'écho. Parmi ces contributions, il y a celles dont les pratiques sont étroitement associées à une critique du processus économique. Dans son texte, Mateusz Sapija présente les œuvres des artistes Michael Landy et Santiago Sierra selon qui la destruction est « une force créatrice pour défier les frontières matérielles, morales et idéologiques de la société ». Le texte de Sara Nicole England soulève, quant à lui, le problème lié aux images de destruction écologique, notamment celles d'Edward Burtynsky, qui ne parviennent pas « à relier la destruction écologique aux processus sociaux, politiques et économiques qui façonnent et qui sont façonnés par le changement climatique ». Dans cette même catégorie, on retrouve le texte d'Alex Burchmore qui se penche sur le travail des artistes chinois Ai Weiwei et Liu Jianhua afin de souligner l'importance de la destruction sur notre ordre mondial, et les conséquences de la notion de progrès devant la dégradation environnementale. À ces textes, on peut ajouter l'analyse de Martina Barys Janer sur les actions performatives de l'artiste chilien Francisco Papa Fritas et de l'artiste allemande Andrea Zittlau. Bien que différente, leur pratique vise à remodeler les relations imposées par le capitalisme, soit la conception commerciale du système éducatif, soit la qualité des échanges au sein des relations humaines. Enfin, associons à cette liste l'essai de Mathieu Beauséjour qui nous livre une réflexion sur une action de destruction radicale opérée par la K Foundation (Bill Drummond et Jimmy Cauty) et dans laquelle les artistes auraient brûlé une somme astronomique d'argent.

Par ailleurs, la destruction en art, telle qu'analysée dans ce dossier, n'est pas toujours une contestation explicite de la logique du capitalisme destructeur. Elle peut s'avérer un moyen de mettre en scène de nouvelles façons de créer. Dans cette optique, le texte de Francesca Zappia s'intéresse aux œuvres de Cornelia Parker et Lucy Skaer. Il est notamment question de réappropriation, mais aussi d'un regard critique sur la société contemporaine et ses dégénérescences. De son côté, la contribution de Pamela Bianchi porte sur des œuvres d'Urs Fischer, Mike Nelson et Andrea Nacciarriti qui ont délibérément joué sur l'architecture des lieux d'exposition. À travers ces espaces « cannibalisés, troués ou vandalisés », l'esthétique de la destruction s'apparente alors à « une théâtralisation de la ruine ». Dans un tout autre ordre d'idée, nous ne pouvons passer sous silence la démolition de l'œuvre publique de Jean Pierre Raynaud, *Dialogue avec l'histoire*, survenue à Québec, en juin 2015. Le texte de Julia Roberge Van Der Donckt revient sur cet événement et présente surtout les réappropriations de cette œuvre par certains artistes québécois. Pour compléter cet article, nous nous sommes entretenus avec Raynaud afin qu'il nous rappelle également en quoi la notion de destruction, lorsqu'elle est volontaire, devient, au sein de sa démarche, une expérience tout à fait positive. Enfin, la réflexion de Mathieu Teasdale porte essentiellement sur un ouvrage de l'artiste Éric Watier qui a rassemblé des centaines d'anecdotes rappelant diverses situations où les artistes ont été amenés à détruire leur œuvre, parfois par dépit, souvent pour la recommencer, mais aussi, et surtout, pour en libérer le potentiel permettant d'ouvrir vers de nouvelles avenues.

Parallèlement à ce dossier, le texte d'Annie Gérin propose, dans la section « Art public et pratiques urbaines », une réflexion sur le destin de certains monuments représentant des personnages historiques controversés. Aussi, comme il se doit, ce numéro est complété par les sections « comptes rendus » d'exposition et « comptes rendus » de livres.

André-Louis Paré

1. Hannah Arendt, « La crise de la culture. Sa portée sociale et politique » dans *La crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1972, p. 253 à 288.
2. Joseph Schumpeter, *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Paris, Payot, 2004.
3. Luc Boltanski et Ève Chiapello, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, coll. Tel, 2011, p. 712.









